

L'Abcille.

12ème Année.

"Je suis chose légère et vaïs de fleur en fleur."

12ème Année.

VOL. XII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 5 DÉCEMBRE, 1878.

No. 12.

Sonnet.

Ste-Thérèse, novembre 1878.

Monsieur le Rédacteur,

Ceux de vos lecteurs qui ont eu l'occasion de visiter notre village, ont pu voir à droite de l'église paroissiale, une assez longue maison en pierre, à trois étages, noirci par le temps, et connue parmi nous sous le nom de *Vieux Presbytère*. C'est là que pendant trente-quatre ans vécut M. Ducharme, c'est là qu'il reçut ses premiers élèves, et que le Petit Séminaire de Ste-Thérèse eut ses humbles commencements. Au printemps dernier, comme la vieille habitation semblait menacer ruine, les directeurs du collège résolurent de la faire disparaître. En la voyant démolir, une des Neuf Sœurs, dans sa tristesse, fit entendre quelques notes de deuil. Je les ai recueillies au vol, je les ai couchées sur papier: je vous les envoie. A vous maintenant de juger si ce sonnet, qui certainement "ne vaut pas seul un long poème" mérite toutefois l'insertion dans les colonnes de votre gentille *Abcille*.

LE VIEUX PRESBYTÈRE.

Écroulé avec fracas sous les coups du marteau
Cette noble demeure à l'antique apparence,
Dans les jours d'autrefois salle de science,
Qui fut de nos aïeux l'honorable berceau.

Les anciens souvenirs, du fond de leur tombeau
Réveillés par le bruit de l'affreuse cadence
De leur repos poudreux secouant le silence
Voultigent dans les airs à l'instar de l'oïseau.

Voyez-vous à travers les ombres de la brume,
Le soir se promener en un brillant costume
Un fantôme au-dessus du castel démolit ?

Est-ce ton âme en peine, ô bon Monsieur Ducharme,
Qui du ciel vient verser le tribut d'une larme
Sur le bord d'un passé s'abîmant dans l'oubli ?

JOANNES.

Basilique de N.-Dame de Québec.

Travaux d'excavation faits en 1877.

(Suite.)

Lorsqu'on sait le nombre si considérable de sépultures qui ont eu lieu dans l'église paroissiale de Notre-Dame de Québec, lorsqu'on se rappelle surtout cette série de noms qui résument tous les genres d'illustration et dont quelques uns même sont si glorieux pour l'histoire de notre pays, on est saisi d'un vif regret, en constatant que l'on a laissé à la postérité si peu de moyens d'identifier

avec certitude les reliques précieuses de tant de personnages distingués. Non pas sans doute qu'il soit permis de se plaindre particulièrement de la tenue des registres: le soin que l'on a pris de leur rédaction, dès l'origine de la colonie, ne laisse aucun doute sur leur exactitude; mais que de particularités intéressantes de temps et de lieux nous aimerions à avoir aujourd'hui et que nous chercherions en vain, même dans les documents les plus authentiques! Qui de nous pourtant oserait blâmer les ancêtres! Tel fait dont le récit paraît d'abord très-clair, telle topographie dont l'intelligence est facile aux contemporains, devient souvent bien obscure pour les générations qui suivent. On comprend par là quelle richesse acquièrent avec le temps des détails qui au premier coup d'œil sembleraient minutieux et futiles. Si une note, jetée en passant et retrouvée par hasard sur les pages vieillies de quelque ancien cahier perdu dans la poussière des bibliothèques, sert quelquefois à résoudre toute une question d'histoire, combien ne sont pas plus utiles ces renseignements exacts qu'un chroniqueur consciencieux lègue à la postérité!

Ce que nous oublions nous-mêmes de faire, nos pères ne crurent pas toujours nécessaire d'y porter attention. C'est spécialement le cas pour ce qui concerne les inhumations faites dans notre antique cathédrale: non seulement les actes dressés en ces circonstances n'indiquent pas toujours suffisamment l'endroit de l'église où a eu lieu telle sépulture, mais, quand ils le mentionnent, c'est souvent d'une manière vague et qui ne saurait bannir toute incertitude. Les familles n'avaient pas non plus alors, semble-t-il, l'heureuse habitude de mettre sur les cercueils ces plaques commémoratives qui redisent le nom et les titres du défunt, ainsi que la date du décès. Ce n'est guère que depuis vingt à trente ans que cet usage se pratique régulièrement, et encore se sert-on trop fréquemment pour cela de métaux que la rouille ronge avec une grande rapidité et sur lesquels on ne retrouve que très-difficilement les caractères qui y avaient été tracés. Le plomb semble le métal le plus propre à ces sortes d'inscriptions: témoin celle que l'on a retrouvée si bien conservée sur la tombe de Monseigneur

de Laval. Une remarque analogue peut être faite sur la nature des cercueils que l'on confait à la terre. Leur fragilité jointe à leur trop grande proximité et quelquefois même leur superposition n'ont pas peu contribué à la longue à produire entre les ossements une confusion regrettable. A part quelques cercueils en plomb, comme celui du premier Evêque de Québec, toutes les autres tombes anciennes semblent avoir été de bois très-corruptible, dont il restait à peine quelques rares vestiges. Depuis quelques années, on s'est servi de cercueils en fer ou de tombes intérieures en zinc parfaitement cimenté, et l'on a pu constater que ce dernier mode surtout présente de très-grands avantages.

Un ensemble de circonstances défavorables ont donc empêché la reconnaissance de la plupart des cadavres qui ont été exhumés. Un fait certain cependant et qu'une étude assez attentive des registres nous permet d'affirmer, c'est que les caveaux de Notre-Dame ont été de tout temps, ou à peu près, le lieu de suprême repos des classes les plus élevées de la société.

Et pour ne mentionner d'abord que les laïques, rappelons que l'ancienne noblesse du pays s'y trouve presque tout entière. L'Eglise de l'Hôtel-Dieu et son vieux cimetière nous ont ravi, il est vrai, des noms célèbres: M. de Mézy, le Sieur Guillaume Couillard, Madame de Lauzon Charny, etc. Mais la cathédrale de Québec ne saurait leur céder la gloire que feront à jamais rejaillir sur elle les tombeaux des Beccard de Granville, des Desmeloises, des Verneuil, du Sieur Gaultier de la Chenaye, du Sieur de la Villeraye, des Legardeur, des D'Auteuil, des Repentigny, des Chartier de Lotbinière. Terminons cette énumération bien incomplète par le nom de M. Claude de Ramezay, seigneur de la Gez, gouverneur de la ville et du gouvernement de Montréal, qui mourut le 1er avril 1724 et qui fut inhumé le lendemain.

M. de Ramezay n'est pas le seul homme puissant dont les dépouilles mortelles reposent dans l'Eglise de Québec. Quatre gouverneurs français y sont venus, soixante-douze ans plus tard et en un même jour, chercher un dernier asile, après l'incendie de l'Eglise des Récollets où ils avaient d'abord leur